

Du même auteur

Chez Nombre7

Les Pas (roman) – 2019

Hotmail, tapuscrit à 4 mains (roman) – 2019

Des noms qui ont des voix Tome I – 2023

Chez d'autres éditeurs

Nid-Pérennité (poésie) – 1969 (Béné-Nîmes)

Hertiennes (poésie) – 1973 (Pierre-Jean Oswald)

Le temps constant (poésie) – 1991 (Henri Pinson)

Karukera (poèmes en prose) – 2009 (éd. écrivain/avenir)

L'ombre des étoiles (roman) – 2016 (éd. de la Fenestrelle)

Les disparus de l'Aube-Morte (roman) – 2017 (éd. de la Fenestrelle)

Eaux de nos silences (poésie) – 2017 (Noumène éditions)

Les portes battantes (nouvelles) – 2018 (éd. de la Fenestrelle)

Vertige du réel (récit) – 2022 (Le Lys bleu)

Au lecteur

Ce Tome II, tout comme le tome I, est en partie tiré d'une série d'émissions radiophoniques diffusées mensuellement du mois de janvier 2017 au mois de juillet 2020 sur les ondes de Radio-Grille-Ouverte à Alès (R.G.O – 88.2)), intitulées « Des noms qui ont des voix ». Ce titre, je l'ai emprunté à Tristan Corbiere et il m'était apparu tout naturel que la première émission lui fût consacrée.*

*Dans chaque émission dont j'étais l'entier concepteur, je me proposais de faire découvrir ou redécouvrir aux auditeurs de la station des poètes et poétesses francophones et leurs œuvres. Œuvres éminemment actuelles, mais pour la plupart délaissées, voire oubliées par une critique et une actualité littéraire qui courent trop souvent l'éphémère. Je privilégiais des auteurs ne faisant pas, ou plus depuis longtemps, la devanture des libraires ni les principaux titres des manuels scolaires et autres programmes universitaires, mais dont les écrits pour autant ne justifient pas un tel purgatoire. ***

Car, sans être désobligeant envers ces noms prestigieux et leurs œuvres respectives – et respectées ! – je me suis posé la question : à quoi bon présenter une énième fois un Baudelaire, un Rimbaud, un Eluard ou un Aragon dont les ouvrages et les autobiographies – et les multiples éditions – sont disponibles à gogo dans toutes les bonnes librairies et à la portée du premier

lecteur venu ? N'est-ce pas aussi superfétatoire que de tracer un sillon sur un sillon déjà tracé ?

J'ai donc pris un chemin moins convenu. En faisant entendre des voix injustement étouffées, j'ai essayé, très humblement, de témoigner de l'existence et de l'essence même de la poésie à travers des expériences de vie, chacune sa manière et son écriture. Mais j'ai dû opérer un choix entre tant et tant d'autres, un choix forcément subjectif. On ne parle bien que de ce (ceux et celles) qu'on aime.

Des poètes et des poétesses dont les écrits portent l'universel du chant humain. Hommes et femmes qui, à différentes époques, ne se sont point soumis au plus petit dénominateur commun. En revendiquant selon les uns la révolte, la provocation, l'audace, la liberté ; selon les autres, le désir et la volupté ; au risque de s'être consumé à leurs propres flammes.

Je veux conclure par une citation de Lawrence Ferlinghetti, « La poésie peut encore sauver le monde en transformant la conscience ».

**La dernière étude sur Germain Nouveau n'a jamais été diffusée et quelques chapitres du livre complétés. Les chapitres suivent la programmation des émissions radiophoniques.*

***J'ai fait toutefois trois exceptions : Gérard de Nerval, Robert Desnos et André Breton, s'agissant d'auteurs universellement reconnus, mais qui me sont particulièrement chers.*

Dans ce Tome II

Du même auteur - 7

PIERRE ALBERT-BIROT - 13

JOË BOUSQUET - 33

MAX JACOB - 53

TRISTAN TZARA / ANDRÉ BRETON - 71

ROBERT DESNOS - 95

ANDRÉE CHEDID - 115

GÉRARD DE NERVAL - 133

IL ÉTAIT UNE FOIS LE « GRAND JEU » - 153

RENÉ DAUMAL - 171

NORGE (GEORGES MOGIN) - 189

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES - 205

ANNA DE NOAILLE

LUCIE DELARUE-MARDRUS

RENÉE VIVIEN - 223

RENÉ CREVEL - 239

GERMAIN NOUVEAU - 261



PIERRE ALBERT-BIROT

Prénom : « *Pierre* », nom : « *Albert-Birot* ». Né à Angoulême le 22 avril 1876, mort à Paris le 25 juillet 1967. Il fut à la fois poète, sculpteur, peintre, typographe, imprimeur et homme de théâtre. Avant-gardiste invétéré pendant la Première Guerre mondiale à travers la revue « *SIC* » (1916-1919), dont il est le fondateur et le directeur, il s'est fait le défenseur du futurisme et du cubisme. Les dadaïstes le considéreront comme l'un des leurs, sans que lui-même y souscrive jamais. Il est l'auteur d'une œuvre à bien des égards pionnière et farouchement indépendante :

« *Je peux conduire ou marcher côte à côte, marcher derrière, jamais* », écrivait-il au journal « *L'œil de Paris* » en 1933.

Robert Sabatier pourra dire avec raison que « *toute nouvelle expérience, Pierre Albert-Birot l'a déjà faite avec un demi-siècle d'avance* ». On lui doit une flopée de poésies jubilatoires – « *La joie des sept couleurs* » ; ou élégiaques – « *Ma Morte* », « *Âme en peine* », « *Aux trente-deux vents* » ; préhistoriques – « *Silex* », « *Poèmes des cavernes* » ; microscopiques – « *Deux cent dix gouttes de poésie* ». Et la gigantesque épopée de

« *Grabinoulor* », une coulée de près de 1 000 pages sans aucun signe de ponctuation.

Pierre Albert-Birot, une voix multiple, très injustement oubliée de nos jours, mais qui mérite d'être écoutée.

*« Que vas-tu peindre ami ? L'invisible.
Que vas-tu dire ami ? L'indicible
Monsieur car mes yeux sont dans ma tête.
— N'ayez pas peur, c'est un Poète »*

*« Je suis le poste central où tous les fils aboutissent
J'entends ce qu'ils disent tous
Que de choses que de lumières que de bruits
Jamais je ne pourrai donner toutes les communications
qu'on me demande
Jamais je ne pourrai entendre tout ce qu'ils pensent
Tous ces fils »*

Pierre Albert-Birot innova dans des domaines aussi variés que la poésie visuelle (poèmes-affiches, poèmes-pancartes), la poésie sonore (poèmes à crier et à danser), le théâtre (pièces pour marionnettes, théâtre circulaire) ou le cinéma avec ses ciné-textes poétiques.

Dans une lettre datée du 26 janvier 1964, l'ex-dadaïste allemand Raoul Hausmann lui écrivait : « *je me permets de saluer en vous un des compagnons du temps héroïque de dada et un des premiers poètes phonétiques* ».

Parallèlement, il explora dans toute son œuvre une série de thèmes récurrents qui sont la marque de son univers : la relation avec les arts, le double intérieur, la quête des origines. Ainsi, ces vers – d'un constat aussi dépouillé que l'écriture qui l'officialise

*« Je suis en ce moment
Le ciel immense que je regarde
Et je n'aperçois point
Quelque part sur la terre
Allongée au soleil
La chose que je suis »*

Ou bien encore :

*« On prend l'ombre à pleines mains
Et sans en avoir l'air
On en remplit ses poches
Jusqu'à ce qu'il ne reste plus
Que la lumière »*

Se tenant après la guerre à l'écart des surréalistes, il a construit une œuvre personnelle, imprimant ses livres chez lui, cultivant la joie enfantine de la création artistique.

« Je trouve ma joie dans la création poétique et je trouve ma joie dans les créations de mes mains. [...] Tout cela, c'est du jeu, j'aime jouer, j'entretiens le gosse ».

Une enfance passée près d'Angoulême, au château de Chalonnnes acquis puis perdu par le père suite à de mauvaises affaires. La famille déménage à Bordeaux. Après que le père eut abandonné le domicile conjugal, Madame Albert-Birot mère tente de monter une pension de famille. L'affaire périclité. Pierre Albert-Birot et sa mère, désormais privés de ressources, vont tenter leur chance à Paris en 1893. Ils habiteront « *Cité Jarry* » (le hasard a parfois de l'humour !) La mère s'improvise couturière, lui, selon son dire, « *barbouille* » ou « *écrivasse* ». Il fait bientôt la connaissance du sculpteur Georges Achard qui le fait rentrer à l'école des Beaux-Arts, ainsi que de Gustave Moreau qui le conseille pour la peinture.

En 1896, Pierre Albert-Birot épouse Marguerite, sœur du peintre Bottini. Le couple aura quatre enfants. À partir de 1900, notre poète travaille comme restaurateur d'objets d'art chez un antiquaire.

Pierre sculpte « *La Veuve* », statue de deux mètres de haut, de facture très expressionniste, achetée par l'État, qui devient le monument central du cimetière d'Issy-les-Moulineaux.

Éclate la guerre au cours de laquelle Albert-Birot, étant réformé, va « *naître vraiment* », en fondant en 1916 la revue « *SIC* ». Peu de temps avant, en 1913, il avait épousé en seconde noce Germaine de Surveillance, une musicienne qui l'accompagnera dans sa nouvelle action moderniste avant-gardiste.

Mais, revenons plus précisément à la revue « *SIC* » (Sons, Idées, Couleurs). En 1916, elle se veut le creuset des avant-gardes littéraires et artistiques. C'est au n° 4 de la revue qu'apparaît la signature de Guillaume Apollinaire dont Albert-Birot a fait la connaissance par l'intermédiaire du peintre futuriste Severini. À la suite, « *SIC* » publiera Max Jacob, Pierre Reverdy, Drieu La Rochelle, Philippe Soupault, Tristan Tzara (qui vient de fonder le dadaïsme à Zurich), Louis Aragon, André Breton, et le très jeune Raymond Radiguet qui signe *Raimon Rajky* pour se distinguer de son père, dessinateur à « *L'Intransigeant* ». Que du beau monde !

En 1918, Pierre Albert-Birot décide de se consacrer uniquement à l'écriture. Et c'est avec humour qu'il fera, un jour, à sa façon, sa lettre aux apprentis poètes.

*« Pour faire un poème
Pardonnez-moi ce pléonasme
Il suffit de se promener
Quelquefois sans bouger*

*Regarder dehors et dedans
Avec toutes les cellules
De votre vous*

Et voici que vous êtes riche

*Mais n'en dites rien à personne
Pour aujourd'hui*

Ne faites pas le nouveau-riche

*Apprenez les bonnes manières
Car la fortune est peu de chose
à qui ne sait pas s'en servir
Vous voici fécondés*

*Travaillez, façonnez, polissez assemblez
Tous ces immatériels matériaux*

Maintenant

*Que vous avez reçu le monde en vous
Portez le monde qui va naître
(...)*

*Et vous serez aimés
Des mots, des sons, des rythmes
Qui s'ordonneront pour vous plaire*

*Soyez triple comme un Dieu
Ou plutôt comme une mère
Et naîtra le poème*

*Mais j'aurais dû tout simplement vous dire
Copier copier
Religieusement
La vérité que vous êtes
Et vous ferez un poème*

à condition que vous soyez poète ».

Albert-Birot alimente la revue « *SIC* » d'autant de poèmes imprimés en grands, petits et moyens caractères, que de notes critiques à l'emporte-pièce, dépourvues des fioritures d'usage.

On découvre aussi dans la collection « *SIC* » un discours « *nunique* » à propos des peintures modernes (l'école « *nunique* » fondée par le créateur de la revue tend à un art de maintenant qui se veut franchement neuf).

La plus grande manifestation organisée sous l'égide de « *SIC* » a lieu le 24 juin 1917 : c'est la représentation des « *Mamelles de Tiresias* » de Guillaume Apollinaire. La musique de scène est de Germaine Albert-Birot, les décors, costumes et accessoires du peintre cubiste Serge Férat. Le programme vendu aux spectateurs est orné d'un dessin de Picasso et d'un bois de Matisse.

« *Les Mamelles de Tiresias* » s'intitulent « *drame surréaliste* ». Apollinaire avait d'abord suggéré drame « *supernaturaliste* », mais c'est Albert-Birot, interrogé sur le titre, qui avait proposé « *surréaliste* ». Adopté par Apollinaire, le célèbre vocable est repris plus tard par le groupe d'André Breton, auquel Pierre Albert-Birot n'appartiendra pourtant jamais.

L'extrême modernité des « *Mamelles de Tiresias* » déroute et fait scandale. Une grande partie de la presse invitée à la représentation se déchaîne autant contre Apollinaire que contre Albert-Birot et sa revue « *SIC* ». Le critique Léo Poldes vilipende :

« ... *On voit imprimée luxueusement (...) une revue qui s'appelle Sic et où, pantins déliquescents du cubisme intégral, des clowns de la plume comme Albert-Birot et Jean Cocteau saccagent misérablement le papier accordé* (en temps de guerre) *avec tant de parcimonie (...) Ah ! Les cochons* ».

La revue n'en continuera pas moins à se vendre dans toutes les bibliothèques des gares et du métro jusqu'en décembre 1919.

En 1917, l'année suivant la parution de « *SIC* », Albert-Birot publie sa première œuvre poétique, « *31 poèmes de poche* », que préface Apollinaire par un poème :

*« Pierre Albert-Birot est une sorte de pyrogène
Si vous voulez enflammer des allumettes
Frottez-les donc contre lui
Elles ont des chances de prendre »*

La période 1918-1929 est pour Albert-Birot celle des réalisations théâtrales. Notamment des pièces pour marionnettes – dont « *Le Petit Poucet* » –, après qu'il eut fait la rencontre des Walton's, vieille famille foraine. Ces derniers acceptèrent de présenter « *Le Petit Poucet* » au Théâtre des Champs-Élysées en 1923. Albert-Birot dira :

« J'ai été enthousiasmé par le réalisme sans danger, par le style obligé de ces poupées mues et émues par la main ».

Et, dans « *Image* », drame tragique paru en 1924, le poète s'exprime :

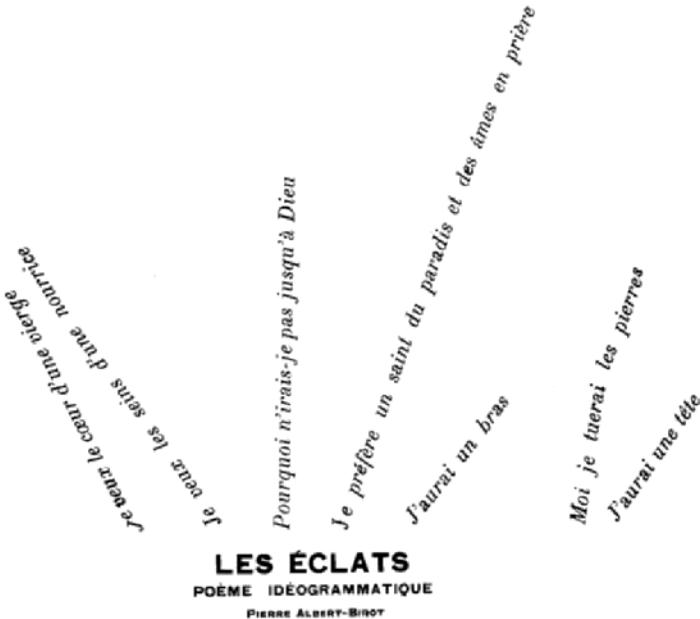
« Regardez, chaque jour est bordé de noir, on dirait une lettre d'amour écrite sur un papier de deuil ».

Mais on ne peut traiter de l'œuvre d'Albert-Birot, sans parler des idéogrammes. C'est, dans le sillage d'Apollinaire – qui qualifia ses poèmes visuels d'« *idéogrammes lyriques* », avant d'inventer pour eux le terme « *calligrammes* » –, que Pierre Albert-Birot, pionnier de la poésie visuelle en France, découvrit l'idéogramme. À son tour, il écrivit des « *poèmes idéographiques* ». Typographie picturale. Comme il imprimait lui-même ses textes, notre poète pouvait à sa guise composer des poèmes visuels, tels ceux de « *Moulin à poèmes* » où le lecteur doit tourner la feuille de papier ou pencher la tête de côté pour pouvoir lire le texte.

C'est le 15 avril 1918, qu'Albert-Birot donne, en première page du n° 28 de « SIC », daté d'avril 1918, son tout premier poème à voir, intitulé « *Les Éclats* », poème idéogrammatique. Le titre lui-même, qui évoque la forme éclatée du poème, n'est pas sans rappeler la thématique de l'explosion.

Des vers à visualiser, sous la forme de courtes phrases, qui rayonnent à partir d'un point situé en bas du feuillet, qui s'échappent, telles des fusées de feux d'artifice, de gauche à droite, dans le ciel de la page blanche. Une fusée pour chaque vers, et les deux derniers, nichés à droite dans un coin de la page.

De gauche à droite, chaque vers s'envolant en éclats !



« *Je veux le cœur d'une vierge* »
« *Je veux les seins d'une nourrice* »
« *Pourquoi n'irais-je pas jusqu'à Dieu* »
« *Je préfère un saint du paradis et des âmes en prières* »
« *J'aurai un bras* »
« *Moi je tuerai les pierres* »
« *J'aurai une tête* »

On s'attardera aussi sur « *Silex* » tiré des « *Amusements naturels* » (1945). Le recueil met en scène, dans quarante petits poèmes compacts de forme carrée ou rectangulaire, un homme des cavernes confronté au soleil, aux bêtes, au mystère de la naissance. Le poème d'ouverture est doté d'une forme particulière. Il dessine nettement la forme d'une main aux cinq doigts écartés. Placée en tête du livre, telle une empreinte laissée sur le mur pariétal, la main signe la présence de l'homme, évoque son histoire.

« *ne suis-je pas fait avec la main merci main toi qui m'as fait*
heurte heurte craque des cris
comme des silex
pour éclairer la sortie
de la caverne »

Germaine Albert-Birot meurt en 1931, et le poète de la lumière se voit contraint d'endosser les habits du deuil. Il écrit et imprime sans nom d'auteur trente exemplaires d'un recueil de poèmes funèbres qu'il se dédie à lui-même : « *Ma morte, poème sentimental* ». En voici un extrait, d'une écriture pudique et poignante.

*« Depuis ton dernier regard
Tous mes gestes ont été, je crois
Ce que tu voudrais qu'ils fussent
Si tu me les regardais faire
À tous tu me dis oui c'est bien
Tout ce que j'ai fait pour ton corps
Pour tes amis
Pour ta maison
Et pour moi
C'est du plus intime nous
Tout ce que j'ai fait
Tout ce que j'ai pensé
Je l'ai trouvé après ta mort
Dans ta pensée passée
Et ma douleur ne cherche son bonheur
Qu'à aimer pour toi seule
Ce que tous deux comme un seul
Avons aimé
Si tu pouvais encore sourire
Tu n'aurais pas cessé de sourire
Depuis que tu es morte »*

Selon le témoignage de Jean Follain, qu'il rencontre en 1933, veuf, notre poète se retire dans un étroit logis rue du Départ. (Toujours le hasard objectif !) Il refuse les fraternités littéraires, imprime ses livres à l'aide de sa machine à levier placée dans sa chambre. Il passe une bonne partie de son temps à écouter la radio sur un vieil appareil à galène. Plus de désinvolture, mais un repli en soi.

*« Il n'est plus en moi que du soir
Ma vie est un têt sous vitrine
J'ai pris ce matin le grand noir
Qui plaît au froid de ma poitrine
Il neigeait peut-être à l'instant
Sur mon chapeau sur mon silence
C'est doux c'est bon ce faix de blanc
Tout aussi noir que ce qu'on pense
Comme ils sont tristes en tombant
Les flocons c'est de la jeunesse
Qui meurt »*

C'est cependant au même moment, à partir de 1933, que Jean Follain, opiniâtre, convainc Pierre Albert-Birot de réunir ses amis chaque quinzaine autour de dîners dits « *Grabinoulor* ». Du nom de l'épopée dont l'écriture occupera toute la vie du poète, ainsi que du personnage éponyme, double littéraire de l'auteur. « *Grabinoulor* » est un vaste projet. Commencé dès 1918, année où un premier extrait fut publié dans le trentième numéro de « *SIC* ».

Lors des repas « *Grabinoulor* », qui ont lieu dans un restaurant rue des Canettes, on lit des pages de l'épopée. Les livres qu'Albert-Birot imprime à cette même époque porteront d'ailleurs la mention « Éditions des Canettes ».

En 1933, grâce à la recommandation de Jean Paulhan, Robert Denoël, consent à publier une première version du « *Grabinoulor* », qui en est alors à deux livres (il en comptera six, une fois achevé). Robert Denoël n'hésite pas à présenter l'ouvrage comme « *un classique du surréalisme* ». Même si, ainsi que déjà indiqué, Albert-Birot n'a jamais fait partie du groupe, ni signé aucun manifeste ni participé à aucune de leurs manifestations. En 1966, l'auteur déclarera qu'il n'était pas

« attiré par les arcanes et le fantastique du surréalisme, par ses visions freudiennes ».

« *Grabinoulor* » est une épopée de six livres, dont la rédaction va se poursuivre durant cinquante ans. Achevée vers 1963, pour n'être publiée en son entier qu'en 1991 chez Jean-Michel Place, avec une réédition en 2007. À noter que sans la ferveur et la patience de sa troisième épouse – Arlette Albert-Birot –, les six opus de « *Grabinoulor* » ne seraient jamais parus. Une épopée que Georges-Emmanuel Clancier qualifiera de « *Tarzan du fantastique* » et que Jean Paulhan n'hésitera point à apparenter au « *Don Quichotte* » de Cervantes.

Dans un entretien avec Barbara Bray, pour la BBC, Pierre Albert-Birot déclarera le 16 juin 1966, sur la genèse de l'œuvre :

« C'est une chose qui est arrivée soudainement. C'était une espèce d'état... j'étais dans un état de somme, le sommet, enfin, vraiment... Ça été une époque pour moi extraordinaire, où je me suis trouvé, trouvé moi-même tout d'un coup, et tout le livre de Grabinoulor est venu comme ça, dans la même matinée, tout le livre, naturellement pas mot à mot, bien entendu, mais enfin l'ensemble de l'œuvre ».

Avec une grande facilité, Pierre Albert-Birot fait enjamber à son personnage central des morceaux d'espace et de temps. Il va librement des rois de l'Histoire à ceux de la légende ; des Champs-Élysées jusqu'en Chine et aux îles Philippines, mais c'est en vain qu'il cherche à découvrir l'Empire des morts. C'est que ce double d'Albert-Birot n'est guère fait pour voisiner avec la mort.

Iconoclaste, mais toujours courtois, « *Grabinoulor* » s'entoure d'une galerie de personnages très attachants, eux-

mêmes projections de sa propre perfection ou, au contraire, antinomiques, comme autant de monômes poétiques.

Particularité, qui fait de cette somme une création atypique et résolument moderne, l'apparentant sur ce point à certaines créations surréalistes, l'ouvrage est absolument dépourvu de ponctuation. Mais, comme la syntaxe et la grammaire en sont parfaites, cela reste très facile à lire, surtout à haute voix !

« (...) or Grabinoulor s'aperçut à temps que l'opinion publique n'est qu'une laide vieille édentée qu'on a l'habitude de faire passer pour une beauté irrésistible et il connut que le monde était en belle et rassurante santé puisque c'était aux vierges que la mode demandait de découvrir les seins qu'elles ont et non pas aux grands-mères qui n'en ont plus que les restes c'est pourquoi plein de confiance en l'avenir il ne s'arrêta pas plus longtemps ce jour-là que les autres devant la vieille aux trois chicots et il passa il marcha tourna disparut reparut et prit le train (à moins que ce ne soit le train qui l'ait pris) or comme il voyageait incognito sur une ligne de banlieue dans une voiture de dernière classe il advint qu'à une station une femme des halles formidable pour de vrai tant par la couleur flamboyante de son visage que par la hauteur la largeur et l'épaisseur de sa viande vint s'installer confortablement et l'on aurait dit pour toujours dans le compartiment de Grabinoulor en face d'une petite vieille étroite et Grabinoulor a prétendu qu'à partir de ce moment le compartiment fut tout à fait transformé sans qu'il sût toutefois précisément ce qui avait changé alors quand le train s'ébranla on vit cette masse à tête pyrogénique se pencher à la portière et lancer d'une voix retentissante et méridionalement accentuée un Adieu trrrraou dé këou et toute la masse revint s'écraser ou plutôt écraser la banquette en riant à plein ventre magnifiquement puis vite devint grave et s'adressant à la petite vieille vous n'avez pas

compris au moins ce que je viens de dire oh heureusement que vous n'avez pas compris c'est très vilain vous savez Madame ce que je viens de dire, mais vous savez moi il faut que je dise des blagues et quoique le train fût en marche elle se pencha encore à la portière et lança aux gens des champs son cri de joie "Ohé là-bas Adieu trrrraou dé kiou" et le train ce jour-là mit beaucoup moins de temps pour venir à Paris (...) »

Un récit jouissif ; une soif, un plaisir d'écrire, une logorrhée sans ponctuation, sans fin ! L'écriture de « *Grabinoulor* » fait songer à Montaigne : « *J'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde.* »

Le personnage principal, **Grabinoulor**, est l'image même du poète, de l'homme parvenu à une vitalité optimale. D'une solidité psychique à toute épreuve, c'est la bonne santé incarnée, même s'il sait, et n'oublie jamais qu'il est mortel... Les six Livres de « *Grabinoulor* » devraient être remboursés par la Sécurité sociale !

Pour en revenir à la poésie, après « *Ma Morte* » en 1931 et un silence de six ans, on peut citer « *Le Cycle des poèmes de l'année* » en 1937, le recueil élégiaque « *Âmenpeine* » en 1938, et « *La Panthère noire* », la même année.

Dans « *Âmenpeine* », ce poème, intitulé : « *17^e jour de juin* »

« Qu'avez-vous vu là-haut oiseaux noirs

Dans le ciel d'amenpeine

En peine

Des corbeaux sont passés

Vol de plomb

Marche funèbre

Qu'avez-vous dit à l'Amen peine

Krrroa krrroa krrroa

Pour dire de pareilles choses

*Ce n'est pas la peine d'être fils de l'air
Hélas, promenez-vous dans le clair
Que vous ornez pourtant
D'un dessin tout plein d'ailes
Dessin (?) non (!) dit Amenpeine
C'est malheur qui vole
Et c'est mort qui croasse
Les corbeaux les corbeaux
Affreux trait noir
Qui vient barrer le Ciel
Krrroa krrroa du deuil avec des ailes »*

Une tristesse qui subsiste, mais une tristesse déjà mâtinée du refus de se complaire dans la tristesse. Car la vie doit reprendre son cours.

*« Si j'étais pour quelque mémoire
Pierre sculptée à la douleur
Sur un vieux tombeau sans couleur
Palais du temps ultime armoire
Serais-je obligé de pleurer
Et de rester sur cette tombe
Jusqu'à ce que ma pierre tombe
En chère poussière à leurrer
Pierre allume une cigarette
Mets un peu de poudre de riz
Sur ton âme et va dans Paris
Vers Notre-Dame de Lorette
Pierre aimé tu n'as pas d'ami
À qui donc livres-tu ton livre
Tu sais que ré ne saurait vivre
S'il ne dormait près de son mi (...) »*

Il y a les dîners « *Grabinoulor* », les lectures qu'on y fait ensemble et... l'écriture du grand livre, de l'énorme épopée. Et, bientôt, il y aura la rencontre d'Arlette.

Mais avant... la guerre et l'occupation. Pierre Albert-Birot qui déteste les armes et toutes les armées – et les idéologies qui vont avec, ou s'y appuient –, demeure pour autant à Paris. L'Histoire avec un grand H fait à nouveau des siennes. Peu importe, notre poète garde son quant-à-soi. Il quitte la rue du Départ pour la rue des Saints-Pères, mais ne change rien à ses habitudes – il ne manquerait plus que ça ! Imperturbablement, il se rend tous les après-midi chez l'antiquaire qui l'emploie, puis rentre chez lui, en grillant une cigarette, avant de retrouver ses livres et sa radio.

Dans sa monographie Seghers consacrée à Pierre Albert-Birot, Jean Follain relate une visite qu'il fit au poète.

« En 1944, aux derniers jours de la bataille de Paris, alors que l'électricité manque, une radio chaotique fonctionne encore par à-coups donnant de brèves nouvelles, délivrant des conversations furtives. Le seul endroit où l'entendre est chez Pierre Albert-Birot. Une fois, j'y vais à pied. Il me dit : “Je vais te passer mon casque, c'est intéressant souvent ce qu'ils disent” ».

En novembre ou décembre 1954, Arlette Lafont, étudiante en Sorbonne, 25 ans, prend contact avec Pierre Albert-Birot dans le cadre d'un travail qu'elle envisage sur un animateur de l'Esprit nouveau et ami du poète : Roch Grey. En mars 1955 commence entre eux une longue correspondance.

Arlette s'installe définitivement avec Pierre vers 1960 avant de l'épouser le 11 octobre 1962. Pierre a cinquante-et-un ans de plus qu'Arlette qui devient sa troisième épouse. Par ses efforts, Arlette ne cessera de faire sortir l'œuvre de son mari de l'oubli.

Ce dernier lui dédie en 1956, son recueil « *Le Train bleu* », écrit en 1953, avec ce mot :

*« Pour Arlette,
qui me donne une sorte d'étrange tranquillité, une sorte de
certitude que je ne monterai pas tout entier dans le Train Bleu.
Je laisserai ici une partie du meilleur de moi-même ».*

Le « *Train bleu* » est, dans la petite mythologie personnelle d'Albert-Birot, une allégorie déjà utilisée de la mort. Le recueil est composé principalement de poèmes en versets. Méditations sur le temps, la vieillesse et la mort, mais portées par l'humour loufoque propre à son auteur. Ainsi, Pascal Pia a pu dire qu'« *Albert-Birot [...] n'a mis de point final à rien. Il n'était pas enclin à la rupture. Les épreuves, si sévères qu'elles fussent, ne l'abattaient pas, ni ne le faisaient changer de ton. Les chants de son crépuscule ont le même tour familier que les poèmes de ses débuts* ».

Le temps, c'est aussi le thème d'un récit écrit dès 1935, resté en grande partie inédit du vivant de l'auteur : « *Mon ami Kronos* », sous-titré malicieusement « *passé-temps littéraire* ». L'œuvre fut tirée de l'oubli par Arlette Albert-Birot.

Dans ce texte, surprenant par sa modernité du point de vue de la forme, Pierre Albert-Birot convie le lecteur à une désinvolte et brillantissime dissertation sur le temps dans la lignée d'Apollinaire et d'Alfred Jarry. Celui qui parle est à tu et à toi avec le Temps, qu'il appelle Kronos. Ils s'aiment, se traitent de « *fleur d'idiot* », argumentent « *dans une sorte de dialogue socratique* ». Exemple : la plaidoirie puis contre plaidoirie sur l'habitude, « *un fameux cadeau* » du temps. Pierre Albert-Birot joue sur les mots, déploie des expressions telles que « *tuer le temps* », « *temps perdu* », « *le poids du temps* ». Il fait d'une

certaine façon, telle la Schéhérazade des « *Mille et une Nuits* », obstruction au temps qui passe. Toujours ça de gagné, et un joyeux plaisir littéraire.

Comme l'écrit Jean Follain : « *Avec Pierre Albert-Birot et par le jeu du verbe, l'homme dans l'enceinte immense de sa maison qu'est toute la terre, poursuit la quête incessante et magnifique de soi. (...) La création d'Albert-Birot tend au plein, ne se laisse point aller au vertige du vide* ».

L'œuvre multiple utilise toutes les formes possibles. Et surtout en vers libres.

Ainsi, pour reprendre l'expression de Raoul Hausman, ce poème aux « *échos phonétiques* » :

*« Cœur cœur cœur
Ton cœur bat trop fort
Toctoctoc toctoctoc
Quel printemps dans ton cœur
Il bat double
Il bat triple
Toctoctoc toctoctoc
Il bat les ans froids
Il bat les ans chauds
Il bat les ans fluides
Ton cœur bat trop fort
Le cœur de ton corps
Le cœur de ton âme
Ton cœur est en flammes
Étends-toi toujours
Cette onde courte qui t'emporte
Eh quoi déjà si loin déjà si loin
Déjà si près déjà si près
Déjà si loin déjà si loin »*

Mais aussi, d'une autre facture, ces courts poèmes aussi concis que des haïkus

*« Ni ombre ni lumière
Pas un mot
On tend la main pour cueillir le silence
C'est le silence
Qui prend la main »*

*« La plume à côté du papier
Attend que le poète
Les unisse »*

Ou bien, cet aphorisme digne d'un René Char

« Les yeux qui regardent ne pensent pas aux dessins qu'ils font ».

Mais encore, l'étonnant à *« Lire en commençant par la dernière ligne »*

*« Je vis j'ai vécu.
Je sors et j'éteins
J'entre et j'allume
Lampe électrique et va-et-vient*

LA VIE

*Hier aujourd'hui demain
Bonjour grand-père
Bonjour monsieur
Bonjour bébé »*

Qui fait de la vie une mort à l'envers.